

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 50

Artikel: Vers les fêtes !
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219922>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous expédions le "Conteur Vaudois" à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises. Les nouveaux abonnés recevront gratuitement les numéros de novembre et de décembre.

ENTRE, NOUS, VOISINE...

HAUDS, chauds, les marrons ! Regardez-moi ces malins ! Ils se sauvent de la cendre comme souris devant le chat ! Là, voici le café moulu. La bonne idée, Voisine, que vous eûtes de venir attendre Noël avec nous ! Tenez, retournons la bûche, la bouilloire va chanter. Ça vous étonne que deux vieilles gens allument le sapin pour eux seuls ? Mais ne faut-il pas doublement égayer la maison quand il n'y a pas d'enfant pour mener la danse ? Et puis, il y a des souvenirs qu'il faut de temps en temps revoir à la lumière du jour, débarrasser de leur rouille pour en retrouver la douce et belle couleur. Les Noël's sont comme cela, de beaux souvenirs précieux. Il y a ceux de quand on était petit, et après ceux du temps des quinze ans. On allait à la sapinière, filles et garçons, et quand on traversait la forêt les plus dégourdis montaient aux chênes pour cueillir le gui qui porte bonheur. Le bonheur c'était d'être jeune, mais tout de même, Voisine, ce n'est pas encore le grand malheur de porter cheveux blancs. On sait beaucoup de choses, le mauvais mais aussi le bon ; il y a du calme, et parfois un peu de repos. On comprend mieux la vie et l'on peut davantage pour les autres. Le pire, il semble, c'est de laisser refroidir le cœur. C'est pourquoi, Voisine, nous avons, ce matin, chaussé nos sabots pour aller quérir ce sapinet. Un mari, ça ressemble à un enfant. Il faut que ça se « gâte » un peu. Il faut que ça trouve de temps en temps une chatterie sur la table et tout autant que c'est possible de la gaité à la maison. Allez chercher le vôtre, Voisine ; le café n'est point ce qui lui faut un soir comme celui-ci ; il y a place pour tous au coin du feu de Noël, et demain ce sera chez vous que nous irons parler doucement du temps où sous le sapin la « Blonde » — on vous nommait — et moi « Rosette »... où « nos vieux » d'aujourd'hui étaient de beaux garçons !

Et puis aussi, Voisine, parce qu'il ne faut point oublier les choses d'En Haut, nous remercierons le ciel qui protègea notre liberté ; nous penserons que c'est très bon de fêter Noël au pays, entre amis, à l'ombre de notre montagne gardienne !

Débutant. — Le nouveau valet de M. X... est très maladroit. Hier, il répandit le contenu d'une saucière sur la table, aujourd'hui il laissa tomber un plat sur le tapis.

— Sap... s'écrie Monsieur, furieux, mais vous n'avez donc jamais servi ?...

— Je demande bien pardon à Monsieur, répond le valet froissé, j'ai servi dans l'infanterie.



STI COUP, LAI SU !

*Sti coup, lai su ! Quand ie vo z'ouïo... !
Vo ne compreinde pas mon dzouïo ?
Lâi su, vo dio !... Municipau !
Ora, mè vaicé on précaut.
Ie su lo premi dâo velâdzo,
Câ lo syndique vint sur Pâdzo...
Pâo pas restâ grand teimps, l'è su !
Sti coup, lai su !*

* * *

*Lâi su du clli derrâi deveindro
L'ant bramâ : «Votein po Tiuteindro!»
(Clli nom, l'è mon nom de batsi.)
«Stisse, no faut pas lo latsi.»
Adan, l'è refié po on litre,
Et l'ant de : «L'accète ! Ein vâo itre !»
Mè su cheintse veni pansu.
Sti coup, lai su !*

* * *

*Et quand on a zu la tenâllia,
Lo préfet s'è met à la trâblia
Dâo Conset po l'assermaintâ.
Aprî l'a de : «Vo faut vota
Po coumeincî po on syndique :
Faut que cein aulle raque-rique !
Aprî, po clliâo z'autro monsu.
... Sti coup, lai su !*

* * *

*Lo préfet s'è levâ de trâblia.
L'a prâi 'na mena bin aimâblia,
L'a fê : «Vo vu assermeintâ
Clliâo monsu dâi z'autoritâ.
Vo faut djurâ d'itre bin sâdzo.
Vo z'ite quasu ti su l'âdzo !»
L'è bouêla fê : «Oi, monsu !»
Sti coup, lai su !*

* * *

*La quatre ans, crâyé dza d'ein itre !
M'ant fê dzoûre, clliâo croûio z'itro,
Quemet s'avé pas meretâ
D'itre dein lè z'autoritâ !
Ora, l'affère l'è passâie,
Mè faut âobliâ la dèpuffâie
Que l'autro iâdzo l'è reçu.
Sti coup, lai su !*

* * *

*Ma fenna l'è gaillâ dzouâosa,
L'ein a ètâ toî' orgolhiâosa.
M'a de dinse : «Du z'oreindrâ
Mè foudrà bin mî mè nippâ !
Vu tsandzi mè vilhio z'affère :
Du que t'ein i, ie pu m'ein crère,
Tsandzi gredon, cazâ, linsu !»
... Sti coup, lai su !*

*Et ti clliâo dzo, ma bouna Luise
L'a fê marquâ su mè tsemise
D. T. M... Compreinde-vo ?
«Djan Tiuteindro, Municipau !»
Et, po finî, clliâo nitale
Ie sant su mon tsé à redalle
Du que sant su ma marque à fû.
Sti coup, lai su !*

Marc à Louis.

VERS LES FÊTES !

LES temps sont durs ! C'est le refrain du jour. Les temps sont durs, soit, mais la coutume subsiste, invincible. Nous voulons parler de la coutume des étrennes, à l'occasion des fêtes de Noël et du Nouvel-An. C'est le moment où les portemonnaies doivent se montrer complaisants ; les plus récalcitrants ne peuvent se dérober ; bon gré, mal gré, il leur faut suivre le mouvement.

Cette époque de la main tendue, pour donner ou pour recevoir, n'est pas vue du même œil par tout le monde. Si les uns l'attendent avec impatience, les gosses, notamment, elle est pour d'autres une terreur. Ah ! c'est que les ressources dont on dispose ne sont pas toujours proportionnées aux obligations, aux politesses dont on ne se peut affranchir en pareille occurrence. Il faut donner, quitte à serrer la courroie, après les fêtes, au moment où arrivent les factures à payer et les sommations du receveur.

S'il est quelque chose de consolant dans l'aventure, c'est la figure, apparemment réjouie, de tous. On s'aborde avec le sourire : « Bonne année ! » — « Bonne année ! » Les mains et les bras chargés de paquets de toutes dimensions et de toutes formes, les gens s'en vont, courant le long des maisons, impatients de l'effet que va produire leur arrivée et, peut-être, impatients aussi de savoir de quels paquets ils seront chargés, au retour. L'humanité est ainsi faite : on n'y peut rien changer.

Le soir, quand sont au lit les enfants, dont il faut toujours craindre la curiosité et les indiscretions, madame confectionne les cadeaux qu'elle veut faire. Sur la table, à sa portée, est un linge destiné à couvrir rapidement l'ouvrage en travail à l'entrée de quelqu'un. Car c'est la coutume de réserver une surprise à la personne à qui l'on donne.

Le fils. — Tu sais, papa, avec maman, on veut te donner de belles étrennes.

La maman, fâchée, ouvre de grands yeux et fait signe à son fils de se taire.

— Mais, maman, n'aie pas peur. Je ne veux rien dire. Tu ne sais pas ce que c'est papa ?... Ça se met à la bouche et ça fait de la fumée.

La maman, furieuse. — A présent, c'est bon, Riquet, tais-toi ! Va te coucher !

C'est un vrai casse-tête que de chercher ce qu'on pourrait bien offrir comme étrennes. Les uns, pour s'épargner ce souci, se rabattent sur des cornets ou des boîtes de bonbons ou de chocolat. Bast ! se disent-ils, ça fait toujours plaisir.

D'autres estiment qu'il faut toujours choisir des choses utiles. Bien qu'ils soient peut-être les plus raisonnables, car ils permettent d'offrir à telle personne un objet qu'elle désire depuis

longtemps, mais que, pour une raison ou pour une autre, elle ne s'est jamais accordé, ces ca-deaux utiles ne sont pas toujours les plus prisés.

Après tout, que l'affection, l'amitié, assistées du bon goût, nous guide dans l'achat des ca-deaux que nous voulons faire. Ne dépassons pas nos moyens et sachons donner avec grâce.

J. M.

Marguerite Liechti : « Six chants avec accompagnement de piano » (« Sechs Lieder mit Klavier Begl. ») texte allemand de W. Dietiker, adaptation française de J. Bovet (deux éditions séparées). — Fetsich Frères S. A., Editeurs à Lausanne.

Ces six petits morceaux sont réunis en un seul cahier ; ils sont dûs à la plume alerte et sûre d'une jeune artiste de chez nous, dont le talent se manifeste de la façon la plus heureuse dans ces quelques impressions musicales. « Impression », car en effet, ce sont de brèves esquisses, colorées et d'un joli sentiment, dont on pourra tirer le plus gracieux effet. Le piano d'accompagnement revêt ces mélodies au large contour d'harmonies élégantes et bien ciselées.

Les textes originaux de l'édition allemande sont de l'excellent poète bernois Walter Dietiker ; quant à l'édition française, M. le Professeur J. Bovet — très connu et apprécié dans le monde musical de notre pays — en a fait une heureuse adaptation, composant pour chaque morceau de jolis vers qui ne pourraient mieux s'accorder avec les mélodies de Mlle Liechti. « Rêve estival », « Nuit d'été », « L'aube en la forêt », « La chapelle dans l'azur », « Essor », « Les fontaines des cités », tels sont leurs titres, bien suggestifs.

Ces chants, d'une belle musicalité et d'une remarquable fraîcheur mélodique, trahissent un peu leur école ; ils sont en effet dédiés à M. Bovet par son élève. Nul doute qu'ils ne trouvent une large et rapide diffusion.

A L'ABREUVOIR

UN brouillard, léger comme un transparent, voile les assises puissantes, les contreforts arc-boutés des Alpes, qui découpent leur crête ou dressent leurs faites pyramidaux. C'est l'heure où, de toutes les écuries, les bêtes sortent pour aller à l'abreuvoir. Et les sonnaillles vont grand train : Bredindin, bredindin, bredindin. Et des cris, et des noms d'animaux s'entrecroisent :

— Ai ! Zoûli !
— Ai ! Motâile !
— Ai ! Fromein !

Et la Djaille et le Meriau et le Hllori. Regardez ce Meriau — miroir — et dites-moi s'il ne mérite pas son nom. Quel superbe poil noir, lustré, aux reflets métalliques, chatoyants ! N'évoque-t-il pas l'image de ces miroirs de bronze que l'on retrouve dans les ruines, de cités antiques ? Avec quelle fierté David Henchoz, le fils au syndic, mène cette bête à l'abreuvoir et comme l'attitude du garçon, lorsqu'il encourage le beau bœuf à bien l'air de dire :

— Il est « nôtre » le Meriau !

D'ailleurs, le reste du troupeau n'a rien à envier à cette superbe bête. La Motâile est joliment tachetée. Elle le sait. Coquette, elle gambade, minauda, s'arrête, repart, saute, avec des façons capricieuses.

— Ai, Motâile !
Bredindin, bredindin, bredindin !

De droite, de gauche, de partout, les bêtes arrivent et ce n'est pas petite affaire que de les diriger un brin. Elles profitent de cet instant de liberté pour se dégourdir et manger. Les cochons dans les « boëtons » répondent par des grognements sympathiques. L'ânesse de Mme la ministre brait désespérément dans sa stalle à côté du mouton, son insupportable qui bèle par amitié. Et, sur le chemin, poules et coqs, épouvantés — on dit chez nous, *épouaillés*, ce qui est bien plus exact et bien plus expressif — s'enfuient, caquetant, caquetant, bec ouvert, tête en avant, ailes étendues dans un affollement stupide et, sans trop savoir où les mènera si perfide terreur...

— Hiû !
— Diâ heu !
— Arri !

Crient les domestiques ou les maîtres en chassant bœufs et vaches. La Julie à l'assesseur, que les propos de Féli Obuey distraient par trop de sa besogne a laissé partir sa Rodzette, une génisse malicieuse, qui, pétaradant des quatre sabots, file à toute vitesse au bas du village, sans se soucier des bras tendus qui tentent de la retenir. Et la Julie galope à sa suite, toute rieuse et toute rose — de la course ou des propos entendus, je ne sais.

— Arri, Arri !
— Ai !
— Heu !

Le chien du juge, qui, dès le début de l'aventure s'était lancé au pourchas de la Rodzette, un peu éberlué par le vacarme, se réfugie sur le seuil d'une grange et, là, se sentant en sûreté, aboie à perdre voix et haleine, tandis qu'un chat, surpris par un tel concert, bondit en soufflant sur un mur voisin. Et les gosses s'en mêlent.

— Arri ! Arri !
— Iou ! Iou !

Ah ! la belle aubaine ! Quelle superbe occasion de crier, de courir, de gambader à piaute-que-veux-tu ? Certes leur besogne n'est point utile, mais qu'importe. De tous temps, les mouches ont bourdonné autour du coche et les gamins crié quand vient l'occasion. Or ils n'en sauraient trouver plus précieuse.

— Iou ! Iou ! Iou !

Cependant, la Rodzette a fait halte d'elle-même. Le muffle humide, la bouche écumante, l'œil brillant — avec un rien de malice dans le regard — elle attend sa maîtresse. Oh ! le bâton que la Julie tient en sa main n'épouvante aucunement la folle génisse.

Mein dê bâton po lê battré, dit la chanson, et Rodzette n'a jamais reçu un coup.

— Oh ! la crouie, gronde Julie, tu mériterais...

Oui dà ! Le bâton est levé. Est-ce que, par hasard... Rodzette pense qu'après tout, un peu de prudence ne saurait nuire ; et, sautant à gauche, des quatre sabots, comme elle a coutume, la génisse part en carrière, mais, cette fois vers son écurie où elle entre sans hésiter, très satisfaite d'avoir épouvanté les poules, ameuté les bonnes gens, fait galoper les gamins, aboyer le chien du juge et souffler le gros chat. Ma fi ! n'est-ce pas, on prend son plaisir où on le trouve.

Pendant cette course, les animaux à l'abreuvoir se sont rassasiés. Maintenant, ils reviennent, gravement, pour la plupart. Quelques-uns, avant de rentrer à l'étable s'arrêtent devant la porte des maîtres, sachant bien qu'une poignée de sel les remerciera de cette politesse. Peu à peu, l'unique rue du village se dépeuple, et reprend son apparence paisible et presque silencieuse. Une poule ou deux piaillent encore, avant l'heure du coucher, qui est proche. Un chien aboie. Une vache beugle. L'ânesse de Mme la Ministre s'est tue et son mouton ne bèle plus. Un char grince sur la route. Des femmes bavardent autour de la fontaine en préparant, pour demain une considérable lessive.

Maintenant, les nuages couvrent tout le ciel. Là bas, à l'ouest, un village sourit encore faiblement de ses façades blanches sous une gaze très fine qui s'épaissit peu à peu et voile le paysage. Les Alpes disparaissent. Des points rouges clignotent çà et là et commencent à tracer la nuit. Une chouette, un peu pressée huluhe dans le bois... Bonsoir. C.

QUERELLES CONJUGALES

QUELLES sont les causes les plus fréquentes des querelles qui surviennent entre les époux ? Un Américain qui a épousé, il y a quatorze ans, la dame de ses pensées et qui, depuis « l'heureux jour » a inscrit soigneusement dans le cahier acheté à cet effet, toutes les causes des querelles du ménage, donne des précisions amusantes à cet égard. Ces braves gens se sont querellés 1589 fois parce que les repas n'étaient pas prêts à l'heure, 1241 fois parce que madame s'était permise de demander de l'argent à son mari. On voit donc ce qui joue le plus grand rôle dans la vie d'un mé-

nage : l'estomac et l'argent ! Le cahier ne mentionne pas de scène de jalousie : c'est pourtant un chapitre assez important de la vie conjugale. Mais John, s'il n'est pas jaloux, a d'autres défauts : sa femme le gronda 821 fois parce qu'il était entré dans la cuisine avec des chaussures sales, 422 fois parce qu'il ronflait en dormant, et 123 fois parce qu'il ne manifestait pas assez de pitié à l'annonce du fait que sa petite femme avait froid aux pieds. Du reste, dans un ménage, les occasions ne manquent pas de se faire réciproquement des reproches. John dut s'élever 145 fois contre le fait que son Anna se servait de son rasoir pour découdre de vieux vêtements. Susceptible, il reprocha à 43 reprises à sa femme d'avoir ri un jour qu'il était tombé sans se faire de mal.

A lire ces détails, on se demande si les querelles n'étaient pas devenues un véritable sport et s'il ne s'agissait pas pour ces Américains pur-sang, de battre un record. Les choses les moins importantes donnaient lieu à des querelles : ils se sont même querellés à plusieurs reprises parce qu'ils trouvaient qu'ils se querellaient trop souvent. Pourtant, il s'agit là, paraît-il, du ménage le plus uni. Il l'aime, elle l'aime, et ils se prouvent réciproquement leur amour en se querellant jusqu'à la fin de leurs jours. R. E.

Regrets... — Une bonne femme un peu simple commande un monument pour son défunt mari :

— Quelle inscription faut-il mettre sur la pierre ? demande l'entrepreneur.

— Oh ! une très grosse inscription... Mon pauvre mari était myope...

Entre Gascon et Marseillais. — Des peintres causent ensemble de leur art sur la Cannebière.

— Moi, dit l'un d'eux, ça n'est pas pour me flatter, mais, pour le trompe-l'œil, je ne crains personne : c'est presque du génie.

— Exemple ?

— Voilà : hier, je prends une planche, vous entendez bien ? Une simple planche ; je la peins en marbre, mais, vous savez, un marbre comme je sais les faire, c'était épatant. Néanmoins, pour m'assurer que c'était réussi, savez-vous ce que j'ai fait ?

— ?...

— Eh bien ! j'ai mis ma planche sur l'eau d'un bain qu'on venait de me préparer, et elle a coulé au fond !

— Ça ne m'étonne pas, dit un autre ; aussi, tiens, moi, j'avais peint, pour un banquier, un passage de la Bérésina ; mon client avait commis l'imprudence de l'accrocher dans la salle à manger, il a été obligé de l'enlever.

— Pourquoi donc ?

— Les carafes gelaient !...

CONSULTATION GRATUITE

UN de nos plus sympathiques médecins, bien connu du *Conteur*, venu un jour à Lausanne, prenait le verre de l'amitié au Café Vaudois en compagnie d'un de ses amis, lorsqu'un brave paysan de sa connaissance, assez fortement grippé et souffrant d'un gros rhume, s'approcha de lui, la main tendue, et lui dit d'un air contrit :

— Bien le bonjour, Monsieur le Docteur ! Dites-moi, quand vous avez les bronches qui vous font comme ça mal et qu'il vous semble que vous avez tout l'enfer du monde dans la « garguette », que diable pouvez-vous bien faire ?

— Eh bien ! mon brave ami !... je tousse, je retousse !...

— !...

O. D.

A VOS SOUHAITS !...

UL y a, pour chaque saison, des cris du cœur. Au printemps, par exemple, on justifie toutes les bêtises qui nous passent par la tête en ajoutant : « Que voulez-vous, c'est le printemps ! » En été, on dit : « Quelle tiède !... » En automne, on dit : « A vos souhaits ! »

Ces trois mots peuvent s'employer après l'un de ces aboiements humains que l'on a baptisé « éternuement ».

L'éternuement, pour fixer vos idées, est le symbole du refroidissement ou, plutôt, c'est la